

Mes premières années

Le danger de la maternité : on revit ses premières années avec les yeux de sa propre mère.

Joyce Carol Oates

C'est à Grasse, dans les Alpes-Maritimes, que ma mère, Joëlle, me mit au monde le 7 novembre 1975, à l'hôpital du Petit-Paris. Mon père, Idelphonse, était présent pour cet heureux événement. Il n'a pu, à cet instant, réprimer quelques larmes de joie.

J'étais le premier enfant de la famille : ma venue a illuminé leur vie et les a remplis de bonheur. À ma naissance, maman était encore jeune : elle n'avait que dix-sept ans. Mon père, lui, avait quatre ans de plus.

Mes parents se sont rencontrés en 1973. À cette époque, Claude François chantait *Chanson populaire*, et Michel Sardou, *La maladie d'amour*. Une période où tout allait bien, où la vie était très différente.

Ma mère avait quinze ans, mon père, dix-neuf. Ils ont tout de suite eu le coup de foudre. Pour eux, leur amour était une évidence. Ils n'ont pas attendu longtemps pour

concevoir leur premier enfant. Mais s'aimaient-ils réellement ? Il est difficile de le savoir. Ils étaient toujours très discrets et je n'ai jamais pu apercevoir, entre eux, le moindre geste d'affection.

Ma mère est née à Hombourg en 1958. C'était une femme douce et gentille. Elle était vraiment admirable et toujours aux petits soins avec moi.

À mes yeux, elle était la plus belle des mamans. Avec ses cheveux châtain clair et ses yeux bleus, elle ressemblait à la chanteuse Jeane Manson. Je me souviens de sa douceur, de sa fragilité, mais c'était aussi une femme courageuse qui avait beaucoup de caractère. Elle m'a élevée en me donnant énormément d'amour.

Mon père était, à mes yeux, l'homme idéal. D'origine espagnole, il avait le teint mat, les cheveux bruns. Il était athlétique puisqu'il pratiquait la boxe. J'étais très fière de lui.

L'image de mon père dans cette gigantesque salle de sport au plafond si haut est ancrée dans ma mémoire. J'adorais le voir boxer sur le ring. Au plus profond de moi résonnent encore les bruits des coups qu'il portait à celui qui était en face de lui.

Vu la carrure de mon père, je n'aurais pas aimé être celui qui les recevait. L'image de son visage ruisselant de sueur, l'odeur de la transpiration sont gravées dans ma mémoire. Il a gagné plusieurs championnats. C'était tout un boxeur, mon papa. Il était mon idole. À mes yeux de petite fille, c'était l'homme le plus fort du monde.

C'est aussi mon papa qui m'a appris à nager. À cette époque, la mode qui consistait à amener les bébés à des séances de « bébés nageurs » pour que l'enfant se familiarise avec l'eau en faisant tout seul mille et une

expériences aquatiques. Le principe consistait à mettre sous l'eau le bébé, qui devait automatiquement remonter. Mais moi, pour ne pas faire comme les autres, je ne suis pas remontée. Ma mère, affolée, criait :

— Elle se noie ! Elle se noie !

Heureusement, quelqu'un m'a sortie de l'eau, juste à temps. Depuis ce jour, j'ai une véritable phobie de l'eau. J'ai mis du temps à apprendre à nager et, même aujourd'hui, je ne nage jamais là où je n'ai pas pied.

Mes premières années à Grasse, petite ville provençale où la chanteuse Édith Piaf a rendu l'âme, furent très agréables. Trois ans après ma naissance, en août 1978, ma mère mit au monde ma sœur Nelly. Un an plus tard, en septembre 1979, ce fut au tour de mon frère Laurent de voir le jour. Je n'étais plus la seule et unique fille de mes parents ; je devais apprendre à partager mon univers, mais j'en étais heureuse. Être l'aînée me donnait des responsabilités. J'en étais très fière.

En été, nous bénéficions de la douceur du climat méditerranéen et nous en profitons pour aller jouer sur le lac avec un bateau pneumatique. J'ai encore le souvenir des rires de mon frère et de ma sœur. Nous passions notre temps à faire des bêtises, mais cela faisait sourire nos parents.

Quand nous n'étions pas sur l'eau, nous allions nous promener en forêt. J'ai encore en mémoire les cris des oiseaux qui nous offraient comme un chant de liberté. Je ne peux oublier ce parfum d'été accompagné de ce mistral qui embaumait agréablement l'air. Ces balades en famille sont des instants de vie ancrés à tout jamais dans ma mémoire.

Parfois, nous allions passer quelques jours à la campagne chez ma tante Paquita, la sœur de mon père. Là, nous étions une ribambelle d'enfants : mon frère, ma sœur, mes cousins et moi. Chaque jour, la fête était au rendez-vous, et le jardin était notre cour de récréation. Au programme : cache-cache, notre jeu favori.

Nous étions des enfants pleins de vie. Dans le jardin, il y avait un grand bassin, rectangulaire et assez profond, qui servait de piscine.

L'eau n'était pas claire et transparente comme celle d'une piscine traditionnelle. Les autres y entraient sans aucune appréhension. Moi, il me fallait quelques minutes avant de surmonter ma peur et suivre le groupe. Je me retrouvais dans cette eau, certes trouble mais tellement fraîche.

Nous nous amusions à nous balancer de l'eau les uns sur les autres et nous faisons tout un cortège de bêtises. À cet âge-là, un rien nous faisait rire. Nous étions riches de rêves et pleins d'insouciance.

Chaque fois que je pense au jardin de ma tante, je revois les rosiers, qui me paraissaient immenses. Depuis, j'ai toujours été subjuguée par la beauté d'une rose. À l'intérieur de cette fleur se cachent tant de délices. Son odeur provoque un sentiment de légèreté. La rose m'a toujours fait voyager, comme les contes des fées.

Petite, j'étais plutôt jolie : brune aux cheveux longs avec des yeux noisette. Je fréquentais l'école maternelle du Cours Honoré Cresp, à Grasse. J'avais des copains et des copines. Dans la cour de l'école, les jeux animaient nos moments de détente. En classe, j'écoutais attentivement la maîtresse. J'étais une élève très calme, assidue

et attentive. Parfois, je dois le reconnaître, mes pensées s'en allaient dans des voyages extraordinaires. Je me disais : *Quand je serai grande, je serai maîtresse ou infirmière*. J'avais, en fait, probablement les mêmes envies que toutes les petites filles de mon âge.

Mes parents passaient beaucoup de temps à travailler. Ils tenaient un étal de légumes au marché. Les week-ends, j'allais avec eux pour les aider. L'odeur des légumes parfumait ma journée.

Chez moi, j'écoutais à la radio les chansons de Mike Brant, diffusées tout au long de la journée. J'aimais beaucoup cet artiste qui, hélas, est décédé l'année de ma naissance. Le personnage m'hypnotisait ; il dégageait une aura unique. Mike Brant avait une incroyable puissance vocale, et des chansons comme *Rien qu'une larme dans tes yeux*, *Qui saura* ou *Dis-lui* ont bercé ma tendre jeunesse.

Bien évidemment, ce chanteur d'Israël n'est pas le seul à avoir éveillé mon intérêt pour la musique. Il y avait aussi Jean-Jacques Goldman, Johnny Hallyday et Michel Berger. Dans ma chambre, en revanche, je n'avais aucun poster de mes chanteurs fétiches accrochés aux murs. J'aurais bien aimé, mais je partageais cette pièce avec mon frère et ma sœur, ce qui rendait l'intimité pratiquement impossible.

C'était une chambre très classique, sans décoration, car mes parents n'avaient pas les moyens financiers pour le superflu.

Je me souviens encore du bruit de nos pas sur le beau parquet en bois qui grinçait lorsqu'on marchait un peu trop brutalement. La nuit, il était très difficile de sortir

de la chambre sans faire de bruit. J'ai vécu de très bons moments dans cet appartement.

Le soir, mon frère, ma sœur et moi, on s'amusait à sauter sur les lits des uns et des autres. On hurlait de rire. Mon père, depuis le salon, nous entendait et venait nous gronder et calmer notre agitation. Mon père était autoritaire ; il aimait la rigueur. Je le craignais et, dès qu'il haussait le ton, je devenais silencieuse. Jamais je n'aurais osé le défier. Je n'étais pas non plus un adversaire de poids ni de taille comme l'étaient ceux sur le ring. J'étais tout simplement sa petite fille.

Nous avons été éduqués à l'ancienne, avec des principes fondamentaux : les enfants ne parlaient pas à table, la parole étant réservée aux adultes. Je buvais avec admiration chaque parole de mon père. J'étais une petite fille très sage, formatée à l'image de papa.

Maman était douce et gentille. Ses yeux brillaient d'admiration lorsqu'elle nous regardait. Elle était très fière de nous, ses enfants, et, d'ailleurs, pardonnait toutes les bêtises que nous pouvions faire. Chaque matin, elle me coiffait pour que je sois la plus belle, non pas pour aller danser comme le chantait Sylvie Vartan, mais pour aller à l'école. Je me souviens que je devais rentrer le soir avec la même coiffure, sinon maman était contrariée. Je prenais donc bien garde à ne pas me décoiffer.

Ma mère aimait aussi nous envoyer chez le photographe pour faire des portraits. Elle a toujours voulu figer le temps. Sans doute parce qu'elle avait peur que l'avenir lui échappe, un jour. Ces moments chez le photographe étaient importants. C'étaient des instants privilégiés entre maman et nous. Elle était tellement contente qu'elle dégageait des ondes positives qui nous réjouissaient.

Aujourd'hui, je repense à tout cela avec beaucoup de nostalgie. Parfois, je me surprends à regarder les clichés de jadis avec une pointe de mélancolie, car c'étaient véritablement des moments de grande insouciance.

Nos parents ont fait le maximum pour qu'on ne manque de rien. Ils n'avaient pas beaucoup de revenus, mais ils économisaient pour nous offrir le meilleur. Nous avions des cadeaux aux anniversaires et à Noël. En dehors de ces fêtes-là, nous n'en recevions pas, mais nous trouvions cela largement suffisant. Ce n'était évidemment pas du tout comme aujourd'hui, où les enfants sont ultragâtés, ce qui n'est pas forcément une bonne chose.

Une seule fois, mes parents ont fait une entorse à la règle. Un jour, alors que j'étais à la maison, je vis mes parents venir vers moi avec le sourire. Mon père me dit :

— Nous avons une surprise pour toi.

— Quoi donc ? dis-je, l'air étonné.

— Regarde derrière toi, dit mon père.

Je me suis retournée et j'ai vu un splendide vélo blanc. Celui dont je rêvais. Il était magnifique. Je me voyais déjà partir de bon matin sur les chemins, à bicyclette.

C'est la seule et unique fois que mes parents m'ont offert un cadeau en dehors des périodes de fêtes. Autant vous dire que ce moment, je ne l'oublierai jamais et souvent j'y repense aujourd'hui.

Mes parents, malgré leur jeunesse, ont tout fait pour que nous soyons heureux. Ils nous emmenaient par exemple au zoo de Fréjus. C'était toujours un événement.

Dans le rétroviseur des souvenirs, les images ne cessent de défiler. Je revois les singes, adorables, sauter d'un endroit à l'autre. Je revois l'immense lion à la

fouurrure d'or se prosterner devant nous. Je revois aussi le loup, animal à la fois sympathique et mystérieux. Il y avait les éléphants, les hippopotames, les zèbres, les kangourous, les canards, les cygnes, les vautours...

Nos balades au zoo étaient riches d'informations, de découvertes et d'amusements. J'en garde d'excellents souvenirs. J'ai encore en moi, comme un parfum d'autrefois, l'odeur des animaux, mélangée à quelques senteurs de pop-corn.

J'ai toujours adoré les animaux. Nous avions une chienne, Yéna. C'était un magnifique berger allemand, très athlétique. J'aimais lui faire des câlins et jouer avec elle. Un jour, elle est tombée enceinte et elle a accouché de plusieurs chiots. Quand j'ai appris cette bonne nouvelle, je me suis précipitée dehors pour aller voir la nouvelle descendance de ma chienne. Mais ma curiosité de petite fille n'était pas du goût de Yéna, qui est arrivée vers moi en grognant.

J'étais terrorisée, ses yeux me fixaient. Il n'y avait pas de doute : elle voulait m'attaquer. Je n'étais plus son amie, mais une rivale, une concurrente qui allait lui enlever ses bébés. La haine de ma chienne me terrorisait et je n'osais plus bouger.

Je sentis des bras me saisir. C'était le voisin du rez-de-chaussée qui, voyant la scène, me hissait de sa fenêtre. Heureusement pour moi, car je ne sais pas à quelle sauce j'aurais été mangée.

Je ne peux pas en vouloir à ma chienne. C'était son instinct animal ; elle voulait protéger ses petits. Aujourd'hui, en tant que maman, je le comprends : moi aussi, je ferais tout pour protéger mes enfants. Mais, je l'avoue, petite, la chose m'avait terrorisée.

Nous allions aussi à la fête foraine à Grasse. C'étaient des moments magiques pour la petite fille que j'étais. Mes yeux scintillaient en voyant toutes ces couleurs festives, ces autos tamponneuses qui ne cessaient de se battre en duel, le carrousel qui tournait indéfiniment pour notre bonheur, et cette musique qui nous enchantait. Je me souviens aussi de ce bateau pirate qui tournait inlassablement sur lui-même. Nous ressentions d'énormes poussées d'adrénaline, comme une overdose de plaisir.

J'aimerais revenir, juste un instant, à l'âge de cinq ans, pour revivre ces moments inoubliables. La petite fille que j'étais avait le sourire en compagnie de ses parents. Je me sentais bien, en phase avec moi-même.

Un jour, à Pâques, les cloches nous avaient envoyé un gigantesque œuf en chocolat. Il était tellement appétissant que je n'ai pu résister : je l'ai dévoré entièrement. Je me suis régalée. Le chocolat était tellement savoureux. J'étais comme envoûtée par cette odeur de cacao. Les heures qui suivirent furent moins agréables, mon foie n'ayant pas supporté cet excès.

La nuit fut longue et difficile pour la petite fille de cinq ans que j'étais. Heureusement, maman était là pour s'occuper de moi. Ma mère nous montrait tout son amour dans ces moments où la vie nous jouait des tours pas forcément appréciables.

Nous allions régulièrement rendre visite à mes grands-parents maternels, Jacqueline et Louis. Ils vivaient aussi à Grasse. Leur appartement se trouvait au premier étage d'un vieil immeuble situé en plein cœur du centre historique. C'était un petit foyer, assez modeste. Mes grands-parents avaient peu de ressources. La tapisserie sur les

murs était ancienne, le mobilier, vétuste ; rien n'était coordonné, tout était récupéré. Comme dans un musée du souvenir, il y avait beaucoup de cadres avec des photos de famille.

Ma grand-mère était enrobée, mais toujours très coquette. C'était une femme enfant. Dans ses gestes, dans sa façon de réagir aux événements, elle avait l'attitude d'une petite fille. Elle pouvait vite s'énerver et se mettre en colère. Je me souviens que cela faisait rire mon grand-père, qui aimait bien la taquiner.

C'est sûr que cela n'a pas dû aller de soi pour mon grand-père, car il devait gérer les six enfants de la famille. Comme la vie familiale était assez complexe, ma mère a été élevée par sa grand-mère paternelle.

J'allais chez Jacqueline et Louis avec mon frère et ma sœur, et j'y retrouvais mes cousins et mes cousines. Un jour, alors que mes grands-parents étaient en train de déjeuner, nous nous étions tous cachés sous la table. Nous avons décidé de faire exploser des pétards sous les pieds de Jacqueline.

Nos idées n'étaient pas forcément des plus brillantes, mais on en rigolait à l'avance.

Quand les mèches furent allumées, nous avons quitté notre cachette. Les pétards ont explosé les uns après les autres. Dans un mouvement de panique, ma grand-mère s'est levée précipitamment en se demandant ce qui se passait. Mon grand-père comprit très rapidement qu'il s'agissait d'une plaisanterie de ses petits-enfants. Lui qui avait combattu pendant la guerre, il savait faire la différence entre les explosifs des adultes et ceux des enfants. Quand Jacqueline comprit la supercherie, très énervée, elle courut après nous autour de la table. Nous riions aux

éclats alors que grand-mère était dans une colère noire. Mais, très vite, elle se calma et s'amusa de la situation.

Nous voyions, en revanche, très peu nos grands-parents paternels, Françoise et Alphonse. Mon grand-père était de type espagnol. Il avait le teint plutôt mat, les cheveux grisonnants, frisés. Il était grand, très fin. Malgré son caractère strict, distant, il était d'une immense gentillesse, et j'ai le souvenir de grands-parents gâteau.